

De la stigmatisation raciale à l'identité ethnique : le cas du métissage Russo-Africain

Do Estigma Racial à Identidade Étnica: O caso da identidade mista dos Afro-Russos

From Racial Stigma to Ethnic Identity: The Case of the Afro-Russians' Mixed Identity

Del Estigma Racial a la Identidad Étnica: el caso de la identidad mista de los Afro-rusos

Maria Khachaturyan

Universidade da Califórnia, Berkeley, CA, Estados Unidos

Résumé

Cet article porte sur la construction de l'identité ethnique "mixte" de jeunes Russo-Africains. Nous essayons de démontrer que dans une société avec un niveau de xénophobie assez important l'origine africaine devient un stigmate social, dans le sens de Goffman. La construction de l'identité ethnique est examinée tout d'abord à travers l'expérience sociale de stigmatisation qui met en avant la dualité de l'origine des Russo-Africains, ainsi que leurs différences. Ensuite, c'est l'impossibilité d'épouser pleinement l'une des identités « pures », à savoir « russe » ou « africaine ». Finalement, on observe le processus de bricolage identitaire : la construction d'une identité « mixte » qui se produit à travers la sélection d'éléments distincts des deux représentations culturelles. Nous montrons ensuite comment la création des communautés et des réseaux sociaux contribuent au développement d'une communauté ethnique russo-africaine, sans pour autant que l'on puisse la considérer comme un véritable groupe ethnique.

Mots clés: Identité Ethnique; Communauté Ethnique; Minorité Raciale; Métissage.

Resumo

Esse artigo trata da construção da identidade étnica "mestiça" de jovens Afro-russos. Tentamos mostrar como em uma sociedade com um elevado nível de xenofobia, a origem Africana torna-se um estigma social no sentido de Goffman. A formação da identidade étnica é aqui examinada, em primeiro lugar, como uma experiência social estigmatizada que destaca a dualidade das origens e a diferença Afro-russa. Em segundo lugar, através da consciência de não ser capaz de abraçar plenamente qualquer das identidades "puras": "russa" ou "africana". Em terceiro lugar, como um processo de bricolagem em que a construção de uma identidade afro-russo "mestiça" é revelada através da seleção de elementos distintos de ambas as

representações culturais. Nossa discussão final é que a criação de comunidades e de redes sociais contribuem ao desenvolvimento de uma comunidade étnica Afro-russa. Essa comunidade, no entanto, não pode ser considerada de fato um grupo étnico.

Palavras-chave: Identidade Étnica; Comunidade Étnica; Minoria Racial; Raça Mestiça.

Abstract

This paper deals with the construction of young Afro-Russians' "mixed" ethnic identity. We try to show how in a society with a high level of xenophobia, African origin becomes a social stigma in the sense of Goffman. Ethnic identity's formation is here examined firstly as a stigmatized social experience that highlights the duality of Afro-Russians' origins and difference. Secondly through the consciousness of not being able to fully embrace any of the "pure" identities: "Russian" or "African". Thirdly as a process of *bricolage* whereby the construction of a "mixed" Afro-Russian identity is revealed through the selection of distinct elements from both cultural representations. Our final contention is that the creation of communities and social networks contribute to the development of an Afro-Russian ethnic community. This community, however, cannot be considered an ethnic group.

Keywords: Ethnic Identity; Ethnic Community; Racial Minority; Mixed-Race.

Resumen

Este artículo trata de la construcción de la identidad "mestiza" de jóvenes Afro-rusos. Hemos analizado la formación étnica como un producto de interacciones sociales donde diferentes prácticas sociales, auto-representaciones y redes sociales han desempeñado un papel importante. Intentamos a mostrar como en una sociedad con un elevado grado de xenofobia, el origen Africano se torna un estigma social en el sentido de Goffman. La formación de la identidad étnica es aquí examinada en primer lugar como una experiencia social estigmatizada que despliega la dualidad de los orígenes y la diferencia Afro-rusa. En segundo lugar, a través de no ser capaz de abrazar plenamente cualquier de las identidades "puras": "rusa" o "africana". En tercero lugar, como un proceso de bricolaje en que la construcción de una identidad afro-rusa "mestiza" es revelada a través de la selección de los elementos distintos de ambas las representaciones culturales. Nuestra discusión final es que la creación de comunidades y de redes sociales contribuye para el desarrollo de una comunidad étnica Afro-rusa. Esa comunidad, sin embargo, no puede ser considerada de hecho un grupo étnico.

Palabras Clave: Identidad Étnica; Comunidad Étnica; Minoría Racial; Raza Mestiza.

Introduction¹

La France connaît une longue histoire de relations coloniales et postcoloniales avec le continent africain, d'où l'ancienneté des problématiques de l'immigration, mariages mixtes et métissage (Saada 2007 ; Olivet 2011). La Russie n'a jamais eu de colonies en Afrique. Elle entretenait toutefois des échanges avec un certain nombre de pays en voie de développement, y compris des pays africains. Le but était tout d'abord idéologique : il s'agissait de lutter contre l'impérialisme et de soutenir les mouvements indépendantistes nationaux (Laïdi 1984). Après la décolonisation, l'Afrique subsaharienne devint un terrain de lutte contre l'Occident pendant la Guerre Froide (Wiles 1981).

Dans le cadre de cette politique de collaboration, plusieurs jeunes africains, principalement des hommes, ont eu la possibilité de faire leurs études supérieures en Russie (Gribanova 2009)², où beaucoup d'entre eux ont fondé leurs familles. A la fin des études, la question du retour se posait, mais toutes les femmes ne choisissaient pas de partir et suivre leur conjoint en Afrique. Ce sont les enfants issus de ces couples qui ont fait l'objet de cette recherche. Nous nous intéressons alors à la construction de l'identité ethnique de ces jeunes métis tout en posant

la question suivante : « Dans quelle mesure peut-on considérer l'existence d'un groupe ethnique métis en Russie ? ».

Avant de procéder à l'analyse de cette construction, nous devons faire quelques remarques introductives. Elles concernent des notions importantes pour la compréhension du sujet : la façon de voir la nationalité et l'ethnicité en Russie en tant que base de la xénophobie et l'ampleur de celle-ci en Russie. Nous présenterons ensuite le cadre théorique qui a orienté notre analyse afin d'aborder la notion d'identité ethnique, ainsi que notre terrain d'enquête.

L'Ethnicité et la Xénophobie en Russie

Jusqu'à l'année 1990, l'appartenance ethnique était obligatoirement indiquée dans les passeports soviétiques (le fameux « cinquième paragraphe »); tout acte de naissance mentionnait l'appartenance ethnique des parents. Lors de l'obtention du passeport, son titulaire choisissait entre l'appartenance ethnique de la mère et celle du père. Ainsi, un citoyen soviétique pouvait être à la fois soviétique et russe, soviétique et ouzbek, soviétique et tatar, etc. Cela ouvrait la porte à des pratiques discriminatoires, mais aussi, ce qui est le plus important pour

notre sujet, cela eut pour conséquence que les Russes ont acquis une très bonne conscience de l'appartenance ethnique en tant que marqueur de différence opposé à la nationalité (Akturk 2010). Nous verrons plus loin que cette opposition est effectivement mise en avant dans les discours de l'identité ethnique, tout en confirmant la thèse qu'évoquent Poutignat et Streiff-Fénart (1995/2012, p. XIX), « la reconnaissance officielle [des catégories ethniques] est en elle-même une modalité de construction sociale de faits ethniques ».

Depuis la perestroïka et la libéralisation, la montée de mouvements ethno-nationalistes dans différentes républiques soviétiques a joué un rôle central dans la dissolution de l'État soviétique et dans les guerres d'indépendance. Les mouvements nationalistes russes ont continué à se développer en Russie post-soviétique dans les années 1990 pour déboucher notamment sur des actes de violence ethnique dans la seconde moitié des années 1990. Le nombre des crimes motivés par la haine raciale officiellement enregistrés n'a cessé d'augmenter jusqu'en 2007; depuis lors il connaît une décroissance considérable (Laruelle 2010)³. Les discours xénophobes, la statistique des crimes motivés par la haine raciale ainsi que les sondages d'opinion, montrent que les objets principaux des attaques nationalistes

sont les ressortissants de l'Asie centrale et des républiques du Caucase; il s'agit d'ailleurs des deux sources d'immigration principales (notons que certaines républiques du Caucase, notamment la Tchétchénie et le Daghestan, font partie de la Fédération russe; il s'agit donc dans ces cas d'immigration intérieure; ce sont d'ailleurs les ressortissants des républiques du Caucase qu'on appelle dans le langage courant les « Noirs »). Mais les Africains, qui représentent entre 10.000 et 30.000⁴ personnes à Moscou contre 1 million de migrants au total⁵, deviennent eux aussi victimes des attaques de bandes d'extrême droite. Il ne s'agit donc pas d'attaques contre les immigrés originaires des territoires qui sont les principales sources d'immigration, il s'agit d'attaques purement racistes contre les minorités visibles.

Ainsi, en 2013, selon les données du Sova (Centre d'information et d'analyse sur la discrimination), parmi les 20 personnes tuées par les nationalistes, 13 étaient des ressortissants de l'Asie centrale et 3 du Caucase; aucun Africain n'a été tué. Cependant, sur 177 personnes blessées, 5 étaient des personnes d'origine africaine (un an avant, ils étaient 26), 44 des ressortissants de l'Asie centrale et 26 du Caucase. En 2009, un meurtre très médiatisé a eu lieu : un jeune Ghanéen a été tué par une bande ultra-nationaliste, le

meurtre a été filmé et mis en ligne⁶. Donc, malgré leur présence relativement faible, beaucoup de personnes d'origine africaine sont victimes des nationalistes; un nombre plus important encore se sent potentiellement menacé.

Outre les crimes de haine, les Africains et leurs enfants sont très souvent objets du racisme au quotidien sur lequel nous reviendrons par la suite.

La Notion d'Identité Ethnique

Nous définissons l'identité non pas comme une « essence » de l'individu, un *attribut* doté d'une existence propre, mais comme une *attribution* catégorielle par laquelle les individus s'identifient et sont identifiés par les autres. L'attribution catégorielle comprend la classification d'un individu par lui-même et par les autres en tant que membre d'un certain groupe social, mais aussi en tant que non-membre d'un autre groupe social. Compte tenu du rôle que jouent les autres individus et les groupes sociaux dans l'identification, l'identité devient un résultat des interactions sociales (Barth 1969/2012 ; Poutignat, Streiff-Fenart 1995/2012).

Nous avons choisi de situer l'analyse de l'identité métisse entre quatre pôles : en partant de la *visibilité* de l'origine « mixte », nous arrivons à *l'expérience sociale du racisme*. Cette

expérience sociale est un facteur décisif d'un sentiment d'appartenance qui contribue à forger un *groupe social* des métis. Finalement, c'est la conséquence de cette visibilité sur la *représentation de soi*, s'exprimant dans certaines pratiques, notamment les pratiques discursives, telle qu'elle résulte de cette expérience sociale et le sentiment d'appartenance à un certain groupe social.

Terrain

L'enquête a été menée au cours des années 2010-2011 à Moscou. Notre étude a été essentiellement fondée sur des entretiens semi-directifs avec des métis âgés de 19 à 30 ans au moment de l'enquête. Nous avons également travaillé avec une fondation et une association qui s'occupent des enfants et adolescents métis : la Fondation Métis et le Mouvement Intermix. Nous avons mené des entretiens avec les parents des métis et les responsables de la fondation Métis ainsi qu'une recherche d'observation participante lors d'une journée de rencontre organisée par cette fondation. Une autre ressource très importante a été la communauté des métis sur Internet, qui nous a permis d'analyser les discussions entre les membres. Des documents de différents types ont également été utilisés : les rapports sociologiques, les lettres, les

sites internet, les textes autobiographiques (Khanga 2001 ; Davis 2000).

La Construction de l'Identité Métisse

Pour présenter la construction de l'identité métisse, nous allons procéder de la manière suivante : tout d'abord, nous allons caractériser le métissage comme un stigmat social, dans les termes de Goffman (1963/2007), avant de souligner les différents procédés d'adaptation du stigmat. Ensuite, nous allons montrer comment l'expérience sociale stigmatisante contribue à l'alignement sur un groupe de personnes avec une expérience sociale semblable, et donc à la formation d'une minorité raciale. Nous allons alors examiner les différentes manières de s'aligner sur le groupe, notamment via la participation au travail des associations des métis et via la communauté des métis sur les réseaux sociaux. Ensuite, la construction de l'identité métisse sera explicitée: elle se produit à partir d'un bricolage entre deux sources principales : la partie « noire », qui résulte de l'idée d'appartenance à une minorité raciale, et la partie « blanche » résultant de l'idée d'appartenance au groupe plus large, les Russes en général. Finalement, nous essayerons d'expliquer en quoi l'identité métisse en tant

qu'identité ethnique ne correspond à aucun groupe ethnique à part entière.

Le Stigmat

La plupart des métis interrogés, ainsi que des témoignages dans les réseaux sociaux, confirment l'existence du racisme au quotidien (Essed, 1991). Ceci concerne non seulement les métis, mais aussi leurs mères (nous avons évoqué dans l'introduction que dans le couple des parents du métis c'est pratiquement toujours le père qui a les origines africaines alors que la mère est russe). L'un de nos interlocuteurs, A.K., raconte que lorsque sa mère est tombée enceinte, elle a été littéralement chassée de la maison familiale et a dû aller vivre dans un foyer d'étudiants. Elle n'est revenue à la maison qu'après la naissance de l'enfant parce qu'« il y avait des cafards et n'importe quoi dans le foyer », selon les dires de son grand-père. Curieusement, ce dernier, qui était un haut fonctionnaire du Parti communiste, et donc un porteur de l'idéologie de l'amitié entre les peuples, s'est transformé en un bourgeois conservateur.

Les manifestations d'inégalité et de discrimination caractérisées par le racisme au quotidien peuvent être moins perceptibles que dans le cas décrit ci-dessus. Autrement dit, dans les termes de

Essed (1991), il ne s'agit pas toujours de l'expression du racisme en tant que marginalisation (comme la mère de A.K. chassée de la maison familiale), mais seulement de la problématisation de la différence, surtout lorsqu'il s'agit des proches de l'enfant métis qui sont mus par de bonnes intentions. « Ma grand-mère... mettait une pince à linge sur mon nez et me faisait me laver avec du lait caillé pour que ma peau devienne plus claire », se souvient une jeune fille métisse (VK⁷). Nous pouvons constater que la grand-mère ne voulait pas marginaliser, repousser l'enfant, mais elle a bien problématisé sa différence en essayant de l'atténuer (modifier la forme du nez et la couleur de la peau).

Outre le racisme au quotidien, beaucoup de métis ont vécu le racisme institutionnel, que ce soit à l'école où parfois l'inscription peut-être refusée par le Directeur de l'école, ou encore sur le lieu de travail avec des restrictions à l'embauche, pour exemple.

La discrimination des métis n'est pas liée qu'au racisme au quotidien. La violence des bandes d'extrême droite évoquée dans l'introduction est confirmée par les récits des métis. Des garçons et des filles se souviennent des attaques ou des menaces, dès leur tout bas âge. T., une de nos interlocutrices, se rappelle qu'à l'âge de 9 ans, lorsqu'elle voyageait dans un

train de banlieue pour y aller visiter sa grand-mère qui habitait à la campagne, une bande de *skinheads* sont entrés dans le wagon, et ont déclaré bien fort : « et si on la violait, cette petite ? ». Par chance, elle avait été sauvée par des vieilles dames qui l'entouraient : elles avaient pris son parti, elles hurlaient et frappaient les *skinheads* avec leurs cannes.

Mais il est vrai que tous les métis n'ont pas vécu leur différence de la même manière. Beaucoup d'entre eux disent n'avoir jamais été insultés ou attaqués, ni même avoir vécu cela différemment d'autres types d'insultes dont les enfants peuvent être des victimes. Voici la réflexion de l'un de nos interlocuteurs, A.K.:

Si tu es roux, on te taquine parce que tu es roux, si tu es gros, c'est la même chose. Si tu es plus basané, alors tu es basané, Noir. Quand t'es enfant, tu réagis plus brusquement à ça, tu penses : pourquoi on me distingue des autres, je veux être comme tout le monde, mais en réalité, après, tu te rends compte que ce n'est pas comme ça, et puis au bout d'un moment ça te devient égal, la façon dont on t'appelle.

Quelle que soit la réaction de l'individu à ce type d'expérience sociale, on peut affirmer l'existence du stigmatisme du métissage qui est, selon la définition de Goffman, « un attribut qui jette un

discrédit profond » sur l'individu le portant, un attribut « qui le rend différent des autres membres de la catégorie de personnes qui lui est ouverte, et aussi moins attrayant ». À l'extrême, cet attribut « fait de lui quelqu'un d'intégralement mauvais, ou dangereux, ou sans caractère. Ainsi diminué à nos yeux, il cesse d'être pour nous une personne accomplie et ordinaire, et tombe au rang d'individu vicié, amputé » (Goffman 1963/2007, pp. 12-13). Le métis se rend compte de son stigmaté par le biais du contact avec les autres, surtout à l'école. Se produit ensuite l'appropriation et l'adaptation du stigmaté lorsqu'il s'engage dans des activités sociales diverses et développe des réactions spécifiques selon ces différentes activités.

Cette adaptation peut prendre une forme de revendication du droit d'être traité sur un pied d'égalité, comme les enfants « normaux ». Elle peut aussi s'exprimer à travers la découverte de sa propre sexualité et la transition entre la surprise agréable de s'apercevoir que l'on est capable de plaire et la conscience d'être perçu comme un objet sexuel exotique (voir une expérience de ce type dans [Lefèvre 1991]). En ce qui concerne le choix professionnel, le stigmaté peut constituer aussi bien un obstacle qu'un avantage pouvant alors modifier l'attitude de l'individu face au stigmaté. Il est intéressant de noter ici

l'évolution des stratégies qu'on pourrait classer comme « faciles », c'est-à-dire des stratégies dans lesquelles l'individu s'efforce de mettre son stigmaté en avant comme un atout. Par exemple, un jeune métis raconte que son entourage avait associé ses succès sportifs à son métissage, ce qui l'avait aidé à s'adapter au stigmaté ; en revanche, l'expérience de jeunes Noirs en Grande Bretagne montre que l'option pour les activités sportives à l'école leur est presque imposé (« il vaut mieux que tu coures, au lieu de prendre des cours de maths supplémentaires, tu réussiras mieux », nous a confié A., une jeune fille Noire lors d'une communication personnelle). Ainsi, la différence stigmatisée mais mise en avant comme un atout peut se cristalliser, se fixer en tant que trait indissociable des individus appartenant à une minorité et se transformer en préjugé racial.

L'Alignement sur le Groupe

Très souvent en Russie, les métis, surtout les plus jeunes, se sentent isolés, ils ne connaissent personne qui leur serait proche – ni leur père qui est pour la plupart du temps absent, ni des Africains, ni d'autres métis. Comme nous l'avons souligné dans l'introduction, les Africains sont très peu nombreux en Russie, les métis étant naturellement encore moins

nombreux. Natalia Krylova compte entre 8.000 et 11.000 métis en Russie, tout en relevant que le chiffre exact est très difficile à estimer (Krylova 2000). Cependant, plusieurs communautés de métis essayent de les aider et de les encourager en montrant qu'ils ne sont pas seuls au monde. Il s'agit de la Fondation Métis⁸, du Mouvement Intermix⁹ et de communautés des Métis sur des réseaux sociaux. Chacune de ces associations a ses propres buts et ces propres moyens d'action.

Lorsque les métis se trouvent en groupe, le fait discriminatoire que nous venons de mettre en évidence fait de ce groupe une minorité raciale, c'est-à-dire, selon la définition de Pap Ndiaye, un groupe délimité « en fonction du critère de l'expérience sociale partagée selon le marqueur socialement négatif de la peau noire, sans impliquer l'existence de liens culturels communs ou d'une reconnaissance institutionnelle » (Ndiaye 2008, p. 65).

Après la période d'isolement, l'appartenance à la minorité raciale se révèle être un moyen pour gérer les problèmes identitaires liés aux stigmates (Goffman 1963/2007). Cela renvoie à la conception durkheimienne du normal et du pathologique (Durkheim 1894/1960, pp. 65-72) : un trait peut être pathologique à l'échelle de toute la société parce qu'il est

statistiquement rare, mais être normal à l'échelle d'une communauté où il n'y a que des individus possédant ce trait puisque, dans ce groupe, il est statistiquement fréquent. Se retrouver dans une communauté de semblables a donc un effet apaisant.

Les communautés de métis fonctionnent toutefois de manières différentes. La fondation Métis est la plus ancienne des organisations qui soutiennent les enfants nés des couples mixtes russo-africains ; elle est la seule officiellement enregistrée à l'heure actuelle. Elle a des sièges à Moscou et à Ryazan, une ville proche de Moscou. Cette organisation joue le rôle de porte-parole de la question métisse en Russie : une large partie des articles traitant cette problématique portent sur les représentants de la Fondation Métis. Elle soutient principalement les familles pauvres avec des enfants métis mineurs : 70% de familles prises en charge par la fondation et interrogées dans le cadre d'une enquête menée en 2008-2010, ont déclaré avoir des revenus au-dessous du minimum vital¹⁰. Au cours des années 2008-2010, la fondation a mis en œuvre un programme financé par l'Union Européenne, depuis lors elle reçoit des fonds d'une Eglise protestante (Methodist Protestant Church, MPC)¹¹.

Ce n'est que très récemment que la fondation a commencé à faire des appels à

contribution auprès des particuliers. Il est intéressant de noter que lorsque l'activité de la fondation dépendait de subventions, cela impliquait la diffusion d'un certain discours sur la situation des métis en Russie. Le *fund-raising* semble avoir du succès seulement à condition que les métis soient présentés comme une catégorie de personnes socialement faibles nécessitant une aide urgente. Ainsi, en 2011, la page principale du site de la fondation était toute noire avec un panneau-flash contenant des photographies des enfants et des textes du genre : « Et toi, peux-tu aider un enfant ? ». Maintenant que la fondation a déclaré vouloir récolter des dons de la part des particuliers, on observe un changement du design du site, ainsi qu'un changement du message, qui devient plus optimiste.

Le programme d'aide psychologique que la fondation a mis en œuvre en 2008-2010 visait à faire coopérer à l'intérieur d'un groupe ethnique des enfants d'âges différents, du premier âge à l'adolescence. « Les premiers reçoivent l'image d'un "adulte" de leur ethnie, les derniers reçoivent la possibilité d'aider les plus jeunes à construire un espace ethnique adapté », disent les brochures du programme. Or, des rencontres et des programmes d'éducation orientés vers l'Afrique sont totalement absents de l'agenda de la fondation. Il ne s'agit alors que de la création d'un espace ethnique

« métis ». Comme nous le verrons plus loin, les métis ne peuvent pas, d'ailleurs, être considérés comme un groupe ethnique mais doivent être vus comme une minorité raciale. Certaines recherches confirment cependant l'importance de l'identité ethnique pour le bien-être psychologique des minorités ethniques et raciales (Brook, Pahl 2005: 329 ; Belgrave 2002).

Lors d'une des journées de rencontre organisée par la fondation nous avons proposé d'organiser une soirée avec une présentation des photos que nous avons prises lors de nos nombreuses missions de terrain en Afrique¹². Nous avons reçu par courrier électronique un refus de la directrice de la fondation sur un ton assez violent ; elle nous faisait également part de son mécontentement sur le déroulement de notre visite à la fondation. Cela avait révélé le point de vue implicite de la fondatrice, et par conséquent l'idéologie de la fondation. Il faut relever en premier lieu l'exercice d'un contrôle strict de l'information : elle avait accepté que nous consultions les plaquettes avec les rapports officiels mais elle s'était opposée à ce que nous rendions publiques de nouvelles informations issues de la fondation, susceptibles de réfuter les résultats antérieurs. On a pu constater en outre le refus de la fondation d'accepter dans le groupe notre présence en tant que « sympathisant normal » –toujours selon la

terminologie goffmanienne– qui viendrait de sa propre initiative: « Les mères choisissent elles-mêmes ceux qu'elles veulent inviter ». On a pu constater enfin une absence totale d'intérêt pour l'Afrique. Comme nous a signalé la fondatrice, « les enfants sont russes, ils n'ont pas de lien avec l'Afrique ».

Le repli sur le groupe et la volonté d'être considéré comme victime s'accordent parfaitement avec la typologie des « conflits identitaires » liés à la reconnaissance des identités collectives stigmatisées. Ces conflits, comme le montre Jean-Michel Chaumont, « peuvent différer grandement selon les situations, mais ils revêtent au moins deux caractéristiques communes » qui correspondent à nos observations: « la (...) conviction d'un protagoniste que la survie de son groupe est en cause, d'une part, et la dénonciation de la victimisation malveillante dont il fait l'objet, d'autre part » (Chaumont 1997/2010: 322).

La position et l'activité du mouvement Intermix, basé à Krasnodar avec un siège à Londres, sont l'antithèse même de la Fondation Métis. Intermix vit de dons des particuliers qui peuvent être versés très facilement à l'aide du système PayPal. Cette organisation est accueillante envers les nouveaux membres. En outre, les animateurs d'Intermix mettent en valeur l'importance de l'appropriation et de la

connaissance profonde de la culture africaine, et donc de l'« identité ethnique ». Ils collaborent avec « L'Unité africaine », une organisation qui regroupe des étudiants venus de pays africains, et organisent dans ce sens des groupes d'animation dans lequel les enfants apprennent à jouer du tambour, ou commémorent « La Journée de l'Afrique », etc. Finalement, tout ce discours « positif » s'oppose à l'attitude victimaire prise par la Fondation Métis. De ce fait, nous avons pu constater un rapport entre le type de structure et de financement (ouvert ou fermé), d'un côté, et le type de discours (« positif » ou « négatif »), de l'autre. Si la structure de la Fondation Métis était opaque et le financement centralisé, en même temps que le discours était « négatif », le mouvement Intermix était ouvert à la fois du point de vue de la structure et son discours était « positif ».

Nous arrivons pour finir à l'analyse d'une communauté des métis sur internet. Il s'agit d'une communauté sur le réseau social Vkontakté, l'analogue russe de Facebook. Au moment de l'enquête, cette communauté comportait plus de 900 membres russophones (russes, ukrainiens, biélorusses), en février 2014 elle comportait plus de 1300 membres. À la différence des organisations analysées précédemment, elle est partiellement auto-organisée. Les individus qui s'intéressent à l'association peuvent demander

l'admission au groupe, mais ce sont les administrateurs qui décident d'accorder ou non l'accès. Les demandes des « sympathisants » non-métis sont systématiquement refusées. Il y a donc une sorte de *face-control* à l'entrée.

La page d'accueil, la seule page visible (tout le reste du contenu est fermé aux visiteurs extérieurs), contient le message suivant:

Ici vous pourrez trouver de vrais amis et peut-être votre bien-aimé(e) !

Il nous faut avoir notre propre pays – Mulâtrie :-) on déposera une demande à l'ONU, pour qu'ils nous accordent une petite place au soleil :-) Et nous commencerons une nouvelle vie ! Sans fascisme, sans idiots, mais avec la culture russe et la mentalité européenne :-). Sans pauvreté et analphabétisme africains, mais avec nos amis Noirs ! La langue nationale sera le russe, mais les danses et les chansons seront africaines :-) Et que nos filles ne sortent qu'avec nous :-) Et ça va être le paradis terrestre. (VK)

Dans la notice en question on peut constater la reprise du discours victimaire, mais sur un mode burlesque, ce qu'il faut souligner. Cette « petite place » dont on parle renvoie indirectement aux revendications des Juifs d'après guerre. Il y a en outre une prétention au nationalisme et la représentation des métis comme membres d'une ethnie. Cette ethnie

imaginaire se situerait quelque part entre les Russes et les Africains, avec un peu de « mentalité européenne ». Bien que ce « quelque part » soit assez controversé – « culture russe, danses africaines » – il y a une prétention au « purisme » : « que nos filles ne sortent qu'avec nous ».

Ce discours « nationaliste » est très rarement repris hors de ce passage, c'est-à-dire dans les discussions de ce groupe. Au lieu d'être une association qui se bat pour une cause commune, le groupe joue plutôt le rôle d'un lieu de rencontres des métis où ils peuvent parler de leurs expériences sociales qui sont, comme nous l'avons vu, souvent très semblables et très douloureuses. C'est donc tout d'abord « un cercle des lamentations au sein duquel » l'individu « peut se retirer pour y trouver un soutien moral et le réconfort, se sentir chez soi, à l'aise, accepté comme une personne réellement identique à tout homme normal » (Goffman 1963/2007, p. 32). En dehors de ces discussions en ligne, les rencontres personnelles sont aussi importantes, sinon les plus importantes.

Quant à la représentation de l'identité métisse controversée (« culture russe, danses africaines »), nous l'examinerons dans la partie suivante.

Construction de l'Identité métisse

Nous venons de voir que les regards des métis sur leur communauté ne sont pas homogènes, ce qui provoque des tensions à l'intérieur de cette communauté. Les regards différents sur la communauté résultent de conceptions différentes de soi et de son identité métisse. Comme l'indique Pap Ndiaye, « il y a bien des manières d'être noir, et aucune n'est plus normale ou naturelle qu'une autre. Ce sont toutes des constructions sociales. (...) Comme les autres acteurs sociaux, les personnes réputées noirs ont à leur disposition un éventail identitaire qui ne se résume en rien à leur apparence noire.» (Ndiaye 2009, p. 46). Effectivement, selon la définition des groupes ethniques de Frederik Barth, « (l)es traits dont on tient compte ne sont pas la somme des différences « objectives », mais seulement ceux que les acteurs eux-mêmes considèrent comme significatifs » (Barth 2012/1969 : 211).

Dans le cas des métis afro-russes les composants les plus importants de leur éventail identitaire sont bien évidemment la partie « russe » et la partie « africaine ». La partie « russe » est fortement présente dans l'auto-identification. Voici comment la résume une des participantes de la discussion sur l'identité dans la communauté métisse :

Russe !... j'ai grandi parmi les Russes, j'allais à l'école russe, je pense en russe, je parle russe... Qui suis-je, sinon russe ? Il n'y a pas à être gêné ! Vous savez, il y a un proverbe: si quelque chose ressemble à un chien, aboie comme un chien et mord comme un chien, alors, c'est un chien ! (VK).

Le côté linguistique, le fait de parler la langue russe, est soulignée par beaucoup de nos interlocuteurs. Pour illustrer ce point, ils aiment évoquer le cas du poète russe Alexandre Pouchkine dont l'arrière-grand-père était Noir. Certains évoquent la nationalité russe, qui est sans aucun doute la leur, mais, pour d'autres, c'est trop général. Voici une citation qui illustre ce point, ainsi que la dimension pratique de la formation de l'identité ethnique :

D'ailleurs, j'aime le mot « russe » mieux que « citoyen de Russie ». Russe, c'est une appartenance nationale et culturelle, mais citoyen c'est juste une indication de résidence. Je ne bois pas de vodka puisque ça fait grossir. Mais selon tous les autres paramètres confondus, je suis russe ! (VK).

C'est cependant la visibilité qui pose le plus de problèmes. « Je ne me considère pas comme russe parce que je ne ressemble pas à un Russe et, à vrai dire, peu de Russes considèrent les métis

comme Russes. (...) Pour les Russes, nous sommes des Noirs » (VK). Ce regard des autres sur soi renvoie inévitablement à l'identité noire.

Se définir comme Noir dans le contexte russe pour ceux qui sont métis et qui vivent toute leur enfance et la plupart de leur adolescence sans rencontrer d'autres métis, résulte d'une simple généralisation de l'expérience sociale, du fait d'être distinct de tous les autres. C'est donc, dans ce contexte spécifique, une catégorie plutôt négative. On ne commence à parler d'une identité noire positive que lorsqu'il s'agit d'une affiliation à un groupe réel ou imaginaire : aux Noirs américains et aux Africains, y compris la famille du métis en Afrique et les Africains résidant en Russie.

Les jeunes métis russes sont attirés par les Noirs américains. La culture du rap qui leur est associée constitue une culture noire « déracinée » des origines africaines; c'est ce qui attire les métis russes, dont certains disent porter l'habit du rappeur comme leur « costume national ». Cette culture n'est cependant pas propre seulement aux Noirs : c'est une des subcultures des jeunes, elle est partagée par beaucoup de jeunes russes « blancs ». Or, en pratique, les jeunes russes qui ont emprunté l'apparence « noire », y compris l'habit des rappeurs Noirs américains et les *dreads* de la culture rasta, continuent à

refuser aux métis une place dans leur subculture et ne considèrent pas les métis comme des modèles. Ainsi, le fait d'être habillé « comme il faut » afin de ressembler aux Noirs, n'implique pas que les métis cessent d'être stigmatisés et d'être considérés comme des marginaux.

Certains métis alignent au moins une partie de leur identité sur l'Afrique et s'identifient comme des Africains. Certains ont vécu une période passagère d'engouement pour les cultures africaines ; certains considèrent que c'est leur devoir de s'y intéresser, certains enfin en ont fait l'objet d'études à l'université. Outre l'intérêt abstrait pour les cultures africaines, beaucoup de métis dont les pères sont repartis dans leur pays d'origine, se lancent à leur recherche, ce qui est une affaire compliquée. Après le départ du père, la famille perd souvent le contact. La reprise du contact, voire la rencontre personnelle, peut se révéler malgré tout, dans la plupart des cas, une expérience très marquante et positive. Voici le témoignage de notre interlocutrice T. :

Récemment, quand j'ai commencé à communiquer avec mon père, tout m'est devenu proche. Auparavant je niais tout, je me revendiquais plutôt comme Russe, je ne pensais pas à l'Afrique, mes amis étaient principalement des Blancs. Les Noirs m'effrayaient, je pensais qu'ils étaient tous des menteurs, parce que c'était

ça qu'on m'avait appris. Mais maintenant, je tire mes propres conclusions. Je sens qu'il y a une lutte en moi, que ça ne prendra pas fin tant que je n'aurai pas rencontré mon père. Quand j'ai commencé à communiquer avec lui, je suis devenue plus franche, plus sociable, plus sûre de moi, j'ai découvert beaucoup de qualités comme si tout ça m'avait manqué toute ma vie. Il m'a fallu lui parler sur Internet pour que tout ça arrive, et qu'est-ce qui se passera quand je le rencontrerai en personne ? Je n'ai jamais pensé que ça pouvait tellement m'influencer.

A.K. est lui aussi allé rendre visite à sa famille en Guinée, son expérience est encore plus marquante :

Je sens, surtout après cette rencontre, que j'ai quelque chose d'africain en moi, c'était très amusant de voir les gens à qui je ressemble. J'ai vu sur le visage de mon père une expression qui ressemble beaucoup à la mienne, sur le visage de mon frère A. mon père nous a dit voir une ressemblance avec son frère cadet, Sekou. Il est A. tout craché, le même front, les mêmes jambes. Ma famille africaine, elle fait attention non seulement au visage, mais aussi à tes épaules, tes coudes, tu vois tout ça et tu comprends que ce sont exactement tes racines, que de toute façon tu a quelque chose d'africain. Même s'il y en a ceux qui crient fort qu'ils sont russes, qu'ils se fichent de tous les Africains, nous avons grandi en Russie, nous sommes russes. C'est honteux de nier que tu as quelque chose d'Africain, ça se voit de

toute façon. C'est pourquoi il faut comprendre ce qui se passe là-bas, et que ton histoire est là bas. C'est pourquoi je sens qu'une partie de moi est africaine.

Les contacts avec les Africains font comprendre qu'il est impossible d'épouser pleinement l'identité africaine : comme en témoigne un participant des discussions dans les réseaux sociaux dont l'histoire personnelle est particulière –il a vécu la plupart de l'enfance chez son père en Guinée–, « J'avais toujours cru que j'étais guinéen. Mais comme on m'appelait là-bas toubabou ou fote (c'est-à-dire, Blanc), je me suis senti russe en plus de ça ».

Les repères identitaires ne sont pas des composants stables de l'identité métisse car chaque individu trouve sa propre manière de les combiner. Ainsi, le « poids » de chaque composant de l'identité complexe des individus peut varier d'un individu à l'autre. Pour analyser ce bricolage identitaire la distinction entre critères et indices (Horowitz 1975) est utile. Les critères en fonction desquels sont formulés les jugements de similitude et de dissimilitude définissent l'imputation ethnique, alors que les indices informationnels orientent les procédures d'attribution des identités ethniques. Les indices étant immédiatement disponibles pour l'identification sont souvent utilisés dans l'exo-définition, par les non-membres

d'un groupe social en question, alors que les critères, au contraire, n'étant pas toujours observables immédiatement sont utilisés dans l'endo-définition, ou par les individus mêmes et autres membres de leur groupe social.

Les indices les plus importants sont la langue, la nationalité et le phénotype, mais c'est principalement sur le dernier indice que se base souvent l'exo-définition et, par conséquent, le racisme. L'endo-définition, par contre, se base sur les deux autres indices mais aussi engage les critères culturels : « Russe ! ... j'ai grandi parmi les Russes, j'allais à l'école russe, je pense en russe, je parle russe, mes amis sont russes... Qui suis-je, sinon russe ? » (VK).

L'exo-définition joue un rôle très important dans l'auto-détermination : elle amène à corriger l'endo-définition (« ...comme on m'appelait là-bas toubabou ou fote (c'est-à-dire, Blanc), je suis russe en plus de ça » [VK]), voire approprier l'exo-détermination en tant qu'endo-détermination (« Je ne me considère pas comme russe parce que je ne ressemble pas à un Russe. (...) Pour les Russes, nous sommes des Noirs » [VK]).

Le groupe des Noirs étant la référence pour l'exo-définition est également un domaine où les métis puisent leurs traits identitaires et critères et indices d'identification. Il s'agit surtout des Noirs

africains et la famille des métis en particulier (nous avons également attesté une indifférence avec les Noirs américains qui est bien évidemment purement imaginaire). Le même indice phénotypique sert cette fois pour une endo-définition : comme évoque A.K., l'un de nos interlocuteurs, cité plus haut, « J'ai vu sur le visage de mon père une expression qui ressemble beaucoup à la mienne (...) tu vois tout ça et tu comprends que ce sont exactement tes racines, que de toutes façons tu as quelque chose d'africain ». L'intérêt particulier que certains métis portent pour les cultures africaines en s'associant aux Africains sert de critère de leur distinction, de même pour l'intérêt pour la culture du rap.

La double identification crée alors l'identité métisse. Pour embrasser les deux facettes de l'identité, la catégorie russo-africain est souvent choisie ; cependant, certains préfèrent s'identifier comme des Russes noirs, ce qui réduit l'identité africaine à la seule couleur de peau. Pour beaucoup, le meilleur terme est métis qui est racial, lui aussi : « (Si on me demande mon appartenance ethnique) Je dis que je suis métisse et ensuite je précise : ma mère est Russe, mon père vient de l'Angola » (VK).

Un facteur important qui influe sur le bricolage identitaire est la façon dont l'individu ressent son stigmata, c'est-à-dire

l'expérience du racisme. Cette dernière dépend en partie de la classe sociale, des ressources matérielles et symboliques utilisées pour traiter les questions liées à l'altérité et la consolidation interculturelle. C'est cependant une tendance qui connaît des exceptions, et les exceptions se font dans les deux sens. Il y a, d'un part, des métis qui ont grandi dans un milieu pauvre mais pour lesquels l'expérience d'être différent n'a pas été si traumatisante, et d'autre par, des enfants de familles aisées qui disent n'avoir pas été très marqués par l'expérience de la stigmatisation. Dans tous les cas, une corrélation existe entre l'expérience du racisme et l'identité. Toutes les personnes déclarant ne pas avoir beaucoup souffert du racisme –et donc pour lesquelles l'expérience du stigmatisme ne s'imposait pas– se représentent comme russes. Dans l'autre sens, la corrélation ne s'observe pas. Malgré le fait d'avoir souffert du racisme, certains métis –au moins à un certain moment de leur vie– peuvent tenter de rejeter la partie stigmatisante de l'identité, et se revendiquer comme russes purs et durs.

Certains métis en arrivent à une sorte d'inversion du stigmatisme et à une revendication du type *Black is Beautiful*. Ces revendications contribuent à une cristallisation de la différence. Cela se voit dans des pratiques corporelles. Certaines métisses préfèrent avoir une couleur de

peau foncée, elles recourent parfois au bronzage artificiel en allant au solarium ou en utilisant un fond de teint plus foncé. Ces pratiques du colorisme contredisent celles répandues chez les Noirs en Europe, ou aux États-Unis, où on établit une corrélation entre le teint de la peau et le statut social; les peaux claires étant favorisées, ce qui contribue au succès que connaissent les crèmes dépigmentantes (Hunter 2008). Mais même dans leurs pratiques corporelles, les métis traduisent la volonté de nager entre les extrémités en préférant à la fois un teint foncé et les cheveux lissés : « Je préfère ressembler à une fouf des clips musicaux mais pas à un enfant africain, donc je choisis les cheveux lissés », raconte l'une des participantes de la communauté métisse en ligne (VK).

Il existe un contexte précis où l'on demande à l'individu de formaliser sa représentation de l'identité et de choisir une catégorie ethnique officielle. Il s'agit du paragraphe dans le passeport contenant l'information sur l'appartenance ethnique évoqué dans l'introduction : tout individu étant devenu majeur pendant l'époque soviétique, au moment de l'obtention du passeport soviétique a été obligé de s'inscrire soit sur l'appartenance ethnique du père, soit sur celle de la mère, aucune catégorie « mixte » n'étant admise. Certains métis ont demandé de s'inscrire sur une ethnie africaine, qui ne figurait pas

parmi les ethnies soviétiques « autochtones ». Le terme retenu était toujours erroné, comme souvent pour les immigrants : au lieu de l'ethnie, ces métis ont demandé de retenir la nationalité de leur père, « guinéenne » par exemple, ou même une catégorie raciale, comme « négresse » (le dernier cas est décrit dans l'autobiographie d'Éléna Khanga [2001]). Beaucoup d'autres cependant ont retenu l'appartenance ethnique de leur mère (russe, pour la plupart).

Quel groupe ethnique pour les « métis » ?

Nous avons pu montrer comment la stigmatisation et la discrimination des métis émergent dans le contexte de la vie quotidienne en Russie. Nous avons pu aussi montrer les différentes façons de s'adapter au stigmate selon la variété d'expériences vécues des acteurs sociaux. La stigmatisation faisant des métis une minorité, nous avons pu voir comment cette minorité se transforme en communauté: les regroupements officiels et la communauté sur Internet.

Ce processus s'inscrit sur le schéma de formation du sentiment communautaire décrit par Poutignat et Streiff-Fenart (1995/2012, p. XV): « Le souvenir ou l'expérience actuelle (...) du racisme (...)

peut constituer à lui seul un facteur décisif d'un (...) sentiment d'appartenance, le sens de l'unicité du groupe pouvant se confronter ensuite par la naturalisation d'attributs communs et l'élaboration de mythes d'origine commune ». Dans quelle mesure peut-on alors considérer l'existence d'un groupe ethnique métis, si l'origine commune est le critère indispensable pour distinguer les groupes ethniques de tous les autres groupes sociaux ? (Poutignat et Streiff-Fenart 1995/2012).

Il faudrait tout d'abord souligner que l'expérience du racisme n'est pas la même pour tous les métis en Russie. Comme nous l'avons montré, la plupart des métis ne ressentent pas leur origine comme stigmatisante. Cela influence directement sur leur auto-identification : ils s'identifient plutôt comme des russes et pas comme des métis (ou russo-africains). Ensuite, l'origine commune ne semble pas être comprise au sens propre du terme : ce n'est pas l'origine ancestrale ou la référence au territoire commun, mais plutôt la mémoire collective qui semblerait leur donner un sens d'appartenance ou d'identification.

Finalement, à la différence des véritables groupes ethniques « métis » – à l'instar des créoles mauriciens – les métis russo-africains n'ont pas développé leur propre langue et leur propre culture. Par conséquent, il est impossible de parler d'un

groupe ethnique métis russo-africain (même si nous avons pu voir des revendications ethno-nationalistes, quoique burlesques, telles la description du groupe des métis sur le réseau sociaux Vkontakté : « Il nous faut avoir notre propre pays – Mulâtrie, on déposera une demande à l'ONU pour qu'ils nous accordent une petite place au soleil »). Néanmoins, l'identité ethnique métisse que nous avons pu révéler en tant qu'une double identification, à la fois « russe » et « africaine », existe bel et bien.

Conclusion

En analysant les pratiques discriminatoires vis-à-vis des métis, nous avons démontré l'existence du stigmatisme attaché à la catégorie de métissage. Nous avons également analysé la formation de la minorité raciale des métis à travers l'alignement sur un groupe de personnes avec une expérience sociale semblable. Cet alignement se produit via la participation au travail des associations des métis et via la communauté des métis sur les réseaux sociaux. Nous avons démontré la construction d'une identité métisse « mixte » en tant que bricolage à partir des composants des deux représentations culturelles, « russe » et « africaine ». Nous avons pu démontrer finalement que ni l'expérience sociale de stigmatisation

partagée par la plupart des métis, ni l'auto-identification par le biais de la ressemblance ne nous permettent de considérer les métis en tant que groupe ethnique. Nous pouvons ainsi conclure que dans le cas des métis russo-africains, une identité ethnique particulière existe sans qu'il y ait un groupe ethnique correspondant.

Notes

¹ Je remercie Jean-Marc Tetaz pour la relecture de cet article. Je remercie également Ivan Chupin et Véra Nikolski, mes professeurs de sociologie au Collège Universitaire Français de Moscou (2009-2011) et Eric Fassin qui a dirigé mes recherches sur le métissage.

² Deux tables rondes sur les étudiants africains en URSS organisées par l'ELITAF, « Expérience et vie quotidienne des étudiants Africains en URSS et en Russie », l'un a eu lieu le 12 avril 2013, <http://riae.hypotheses.org/88>, Les Africains en URSS dans les années 1970-1980. Les recherches menées à l'Institut d'Afrique de Moscou», l'autre a eu lieu le 11 janvier 2012, <http://riae.hypotheses.org/32>. Des journées d'études « Etudiants africains en URSS et dans les autres pays de l'ancien bloc soviétique » ont eu lieu les 20-21 novembre 2014 à Paris,

<http://imaf.cnrs.fr/IMG/pdf/progconfelitafl12014versdef.pdf>.

³ Voir également les statistiques du Centre analytique « Sova », <http://www.sova-center.ru/racism-xenophobia/>.

⁴ Revue Bolchoï Gorod, Les diasporas de Moscou : les africains, 16 mai 2012, <http://bg.ru/diaspora/afrikantsy/>, en russe.

⁵ Kommersant. Vlast, 23 septembre 2013, <http://www.kommersant.ru/doc/2284497>, en russe.

⁶ Il y a un détail important sur cette histoire : deux des agresseurs étaient d'origine juive. L'extrême-droite et les bandes nationalistes russes sont idéologiquement assez diverses : on compte parmi eux des skinheads écologistes, végétariens, néopaiens, juifs et même musulmans.

⁷ VK est une référence à la source internet, communauté des métis sur le réseau social Vkontakté, <http://vk.com/club1922733>.

⁸ <http://www.fundmetis.ru/>

⁹ En février 2014, la page du Mouvement (intermixworld.org) qui marchait bien en 2011 s'avère être fermée.

¹⁰ Selon *Le rapport des résultats de l'étude sociologique et psychologique en 2008-2010. Projet du programme TESIS de la Commission Européenne*. Fondation publique de bienfaisance d'aide aux enfants des couples mixtes Fondation Métis, Moscou, 2010.

¹¹ Le minimum vital est établi notamment pour évaluer le niveau de vie de la population lors de réalisation des programmes sociaux, ainsi que lors de l'octroi d'aides sociales publiques aux citoyens peu fortunés (<http://fr.ria.ru/russia/20100514/186687738.html>). Voir également (Daucé 2008, pp. 99-100).

¹² Il s'agit de la recherche linguistique de la langue mano parlée en Guinée Conakry, « Grammaire de la langue mano (mandé-sud) dans une perspective typologique », thèse de doctorat en cours, soutenance prévue pour décembre 2014.

Références

- Arturk, S. (2010). Passport Identification and Nation-Building. *Post-Soviet Russia, Post-Soviet Affairs*, 26(4), 314-341.
- Barth, F. (2012). Les groupes ethniques et leurs frontières. In P. Poutignat, J. Streiff-Fenart. *Théories de l'ethnicité* (pp. 205-249). Paris : Quadrige/PUF. (Originally published in 1969).
- Belgrave, F. Z. (2002). Relational Theory and Cultural Enhancement Interventions for African American Adolescent Girls. *Public Health Reports*, 117(1)71 – 81.

- Brook, J. S., Pahl, K. (2005). The Protective Role of Ethnic and Racial Identity and Aspects of an Africentric Orientation Against Drug Use Among African American Young Adults ». *The Journal of Genetic Psychology*, 166(3) 329–345.
- Chaumont, J.-M. (2010). *La concurrence des victimes. Génocide, identité, reconnaissance*. Paris : La Découverte.
- Daucé, F. (2008). *La Russie postsoviétique*. Paris : La Découverte.
- Durkheim, E. (1960). *Les règles de la méthode sociologique*. Paris : PUF. (Originally published in 1894.)
- Essed, P. (1991). *Understanding Everyday Racism: An Interdisciplinary Theory*. Newbury Park : Sage.
- Goffman, E. (2007). *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*. Paris : Les éditions de minuit. (Originally published in 1963).
- Gribanova, V.V. (Ed.). (2009). *Afrikancy v Rossii : obrazovanie, brak, sud'ba*. Moscou : Institut de l'Afrique, Académie des sciences de la Russie.
- Horowitz, D. (1975). Ethnic identity. In N. Glazier, D. P. Moynihan (Eds.), *Ethnicity, Theory and Experience* (pp. 111-140). Cambridge : Harvard University Press.
- Hunter, M. (2005). *Race, Gender, and the Politics of Skin Tone*, New York: Routledge.
- Khanga, E. (2001). *Pro vsio*. Moscou : Vagrius.
- Khellil, M. (1997). *Sociologie de l'intégration*. Paris : QSJ.
- Krylova, N. (2000). Osobennosti statisticheskoy registracii detey-metisov ot russko-africanskih brakov v Rossii. In *Afrikanskie deti i deti-metissy, problemy novogo pokoleniya. Gendernye issledovaniya v afrikanistike : materialy VIII konferencii afrikanistov* (pp. 206-217). Moscou : Institut de l'Afrique, Académie des sciences de la Russie.
- Laïdi, Z. (1984). *L'URSS vue du Tiers-Monde*. Paris : Karthala.
- Laruelle, M. (2010). *Le Nouveau Nationalisme russe. Des repères pour comprendre*. Paris : L'Œuvre.
- Lefevre, K. (1991). Itinéraire d'une métisse. In *Metissages 17*, 190 – 196.
- Ndiaye, P. (2008). *La condition noire. Essai sur une minorité française*. Paris : Gallimard.
- Olivet, F. (2011). *La Question métisse. Une identité française*. Paris : Mille et une nuits.
- Poutignat, P., Streiff-Fenart, J. (2012). *Théories de l'ethnicité*. Paris :

Quadrige/PUF. (Originally published in 1995).

Saada, E. (2007). *Les enfants de la colonie : Les métis de l'Empire français entre sujétion et citoyenneté*. Paris : La Découverte.

Wiles, P. (1981). *A new communist Third World*. London : Croom-Helm.

Maria Khachaturyan: est docteur en linguistique (INALCO, France) et post-doctorante au département d'anthropologie de l'Université de Californie, USA. Sa recherche porte sur la description grammaticale de la langue Mano (République de Guinée/Libéria), et sur l'étude du langage religieux de la communauté catholique des Manos (Guinée). Elle étudie également les identités « mixtes » dans le contexte de discrimination et de xénophobie, notamment les métis russo-africains.

Email: mashaha@gmail.com

Maria Khachaturyan: é doutora em linguística (INALCO, França) e pós doutoranda no departamento de antropologia da Universidade da Califórnia, EUA.

E-mail: mashaha@gmail.com

Enviado em : 20/01/2014 – Aceito em : 12/07/2014
